

Introduction

« Je ne tiens pas d'archives, je n'ai rien. Les maisons en ont, mais moi, je ne regarde jamais les archives, ça ne m'intéresse pas. C'est bien de faire, mais ce n'est pas du tout intéressant d'avoir fait. »

Écrire une biographie sur Karl Lagerfeld est presque un crime de lèse-majesté, une aberration, tant l'icône avait pour horreur les hommages, la nostalgie, le retour en arrière. Comme le dit Fabrice Luchini, «Karl Lagerfeld, c'était l'incarnation de la non-pitié sur soi-même». Le créateur de génie, amoureux des livres, de la beauté dans toutes ses manifestations, ce bourreau de travail, n'était pas homme à s'apitoyer sur lui-même ni à regarder dans le rétroviseur d'une vie mille fois remplie, une vie qu'il a réinventée au gré de ses désirs et de ses rêves, façonnant son personnage qui deviendra mythique. «Je vis mes mémoires, je n'ai pas besoin de les écrire!» Le jeune Karl, qui, du haut de ses 7 ans, se promenait avec ses parents dans les jolies rues de Hambourg, tombait éperdument amoureux d'un tableau de Menzel, exigeait qu'on le lui offre pour Noël, savait-il déjà

qu'il deviendrait un monstre sacré de la mode, et bien plus encore, un personnage iconique, figure incontournable de ce siècle naissant? Son amour du passé, d'une aristocratie érudite et esthète, d'un art de vivre du XVIII^e siècle, d'une Allemagne enchantée d'avant les blessures de la guerre, des Lumières qui éclairèrent Paris et le monde, s'est peut-être forgé dans la contemplation de ce tableau accroché sur l'un des murs de sa chambre d'enfant. Pour autant, cette adoration pour un temps révolu ne sombre jamais dans l'aigreur ou la mélancolie, ne revêt aucun parfum de nostalgie, car le créateur saura toujours le réinventer, le dépoussiérer, lui insuffler l'air du temps, la modernité qu'il embrasse pleinement.

1

Un tableau magique

En cette après-midi brumeuse, le petit Karl marche fièrement, quelques pas devant ses parents, sur les trottoirs de la belle Hambourg alanguie. Les soubresauts de l'histoire, pourtant en marche et avec des bottes noires, semblent encore épargner la jolie ville traversée par l'Elbe, sur les bords duquel les promeneurs flânent avec une joie de vivre qu'ils tentent de préserver tant bien que mal. Peut-être plutôt qu'ils feignent de ne pas voir les sigles nazis sur les devantures, les panneaux «interdit aux juifs» qui, déjà, recouvrent nombre de commerces. Bientôt, la guerre viendra s'abattre sur Hambourg et balayera ce qui reste d'un art de vivre allemand, hérité peut-être du temps béni de la république de Weimar, d'une Allemagne cultivée et ouverte sur le monde.

Pour l'instant, la famille Lagerfeld vogue entre le quartier huppé de Blankenese, à Hambourg, où ils ont une belle

maison, et le somptueux domaine de Bissenmoor, acquis quelques années plus tôt, à quarante-cinq kilomètres au nord, en pleine campagne, pour se protéger des troubles de l'époque.

Lorsqu'ils arpentent les rues commerçantes de Hambourg, le jeune Karl, déjà très élégant, déjà à part, avec ses grands nœuds et sa culotte bavaroise, ne lorgne pas sur les confiseries qui s'étalent dans les vitrines d'une boulangerie, pas plus qu'il ne prête attention aux jouets exposés pour les fêtes de Noël. Non, Karl et ses sept ans s'arrêtent devant une galerie d'art. Hypnotisé par un tableau qui semble l'envoûter, l'enfant rêveur reste de longues minutes immobile, comme aspiré à l'intérieur de *La Table ronde* du roi Frédéric II à Sanssouci, incapable de détourner le regard de cette toile fascinante, probablement sans savoir encore à quel point elle marquera sa vie, son destin.

Ce tableau d'Adolph von Menzel invite à la rêverie et plonge le petit garçon loin, bien loin du tumulte et de la barbarie à venir. On entre dans l'intimité du roi de Prusse, Frédéric II, à l'intérieur d'une pièce ronde, close, rassurante. Le despote éclairé, que l'on dit amoureux des lettres et des arts, reçoit de prestigieux convives autour d'un dîner fastueux dans son palais de villégiature, à Potsdam. À ses côtés, l'on distingue un de nos philosophes qui a façonné l'histoire des idées et bien plus, celle de l'humanité : Voltaire. Les Lumières, la distinction, le raffinement, les belles choses : un lustre majestueux en cristal reflète le rayon de soleil qui s'immisce par une porte-fenêtre ouverte sur un jardin, que l'on devine sublime, une nappe blanche immaculée, des colonnes, des dorures, une hauteur sous

plafond vertigineuse... Voilà l'image qui s'imprime sur la rétine du petit rêveur, et qu'il voudra reproduire, ressusciter, revivre. L'architecture presque versaillaise des lieux, les meubles luxueux, mais aussi les perruques blanches et grises, les jabots blancs, tous ces détails infuseront profondément l'imaginaire du futur créateur. Plus encore que de s'imprégner de cette ambiance tout en élégance, Karl souhaiterait entrer dans le tableau, reconstruire ce décor immémorial, recevoir à son tour la haute société dans un château du XVIII^e, devenir peut-être lui aussi un monarque, un personnage d'exception. L'historien de l'art Daniel Alcouffe dira : « Il a voulu entrer dans ce cadre et il a réussi. »

Alors, lorsque ses parents, sûrement agacés par cet arrêt qui s'éternise, le pressent de poursuivre sa route, le jeune minot consent à les rejoindre, mais supplie qu'on lui offre le tableau de Menzel. Voilà le seul cadeau qui ferait sens, qui le comblerait de joie.

Quelques semaines plus tard, au pied du sapin, son vœu est exaucé. Le tableau ne le quittera plus. Seul dans sa chambre, l'enfant passe sans doute des heures à contempler cette peinture qui revêt presque un caractère magique, un totem qui deviendra Pygmalion, une source inépuisable d'inspiration, de création d'un monde et de lui-même. Un monde bien loin de celui qui gronde, au-dehors, noir et terrible. Celui de Karl se situe dans un fantasme d'une Europe pas encore meurtrie, celle qui hébergea tant de beauté et d'idéal, celle d'une certaine noblesse de classe et d'esprit. Bien loin de ces nazis qui ont envahi sa ville, son pays, sa chère Europe.

C'est dans une grande maison du quartier résidentiel de Blankenese, à l'ouest de Hambourg, que le petit Karl voit le jour, quelques années plus tôt, le 10 septembre 1933, comme en atteste un extrait de son acte de baptême, publié comme preuve incontestable par le journal allemand *Bild am Sonntag*, en 2003. Pourquoi cette étonnante précision ? Tout simplement parce que la date de naissance de l'un des plus grands créateurs du siècle a longtemps été l'objet de discussions. Alimentées à loisir par Karl Lagerfeld. Ainsi, même son arrivée au monde doit revêtir une part de mystère. Le créateur n'aime rien de plus que de jouer à brouiller les cartes, notamment en laissant planer le doute sur son âge. Simple coquetterie ou plutôt goût du jeu, de l'artifice, du costume ? Le dessinateur aime à se cacher derrière un masque, offrir de multiples réalités possibles, construire un mythe au gré de ses désirs et de ses lubies. Il affirmera à plusieurs reprises, notamment sur un plateau de télévision, en 1990, devant Thierry Ardisson, être né en 1938, fêtera ses 70 ans en 2008, et non en 2003, avant de changer à nouveau de version en expliquant à *Paris Match*, être né finalement en 1935... La légende Karl Lagerfeld se construit dès la naissance.

Lorsqu'il vient au monde, Karl a déjà deux grandes sœurs, Théa, née du premier mariage de son père, Otho, et Martha-Christiane, de deux ans son aînée. Les premières années de sa vie s'écoulent paisiblement entre la grande maison bourgeoise de Hambourg et les virées à la campagne dans l'imposant domaine de Bissenmoor. C'est une enfance choyée, à l'abri du besoin, mais aussi des fracas du monde que lui offrent ses parents. Un personnel de maison aux

petits soins, un père souvent absent, une mère au caractère fort, plongée dans ses lectures. Les promenades sur les bords de l'Elbe, les déjeuners en terrasse du restaurant Jacob disent la quiétude d'un temps que l'on souhaiterait retenir, un temps encore épargné des horreurs de la guerre.

Au sein de la fratrie, le cadet montrera très vite sa singularité, sa différence. Karl, bien sûr, jouera avec ses grandes sœurs, mais toujours avec une certaine distance, comme s'il n'était pas dupe et qu'il se contentait de ce qu'il avait sous la main. Ainsi, une voisine confiera plus tard : « Il n'aimait pas beaucoup ses sœurs. Il jouait beaucoup avec elles. Ça l'amusait de les habiller avec de vieux vêtements, mais il n'y avait pas de liens intimes. » Très vite, le petit garçon n'a pas le même caractère que ses grandes sœurs, volontiers plus intrépides, parfois insolentes et pleines de vie. Si elles adorent parcourir les hectares qui entourent la grande bâtisse blanche, Karl s'amuse moins à courir à travers champs. C'est un enfant plus réfléchi, plus obéissant, plus raisonnable. Un petit adulte qui déteste être enfant : « Je voulais faire adulte, je ne voulais surtout pas être enfant. Mon désir, enfant, c'était de ne surtout pas être enfant. Je trouvais ça humiliant d'être un enfant, être humain de seconde catégorie. » Très tôt, Karl Lagerfeld préférera la compagnie des livres, promesses de tant de rêves, à celle des jouets.

Pour autant, il est loin d'être un enfant effacé ou introverti. Karl a déjà une personnalité forte, avec une grande confiance en lui, peut-être insufflée par sa mère, malgré ses critiques acides, ses reproches incessants. Car Elisabeth

Lagerfeld, si elle a toujours eu la langue bien affûtée et les réparties cinglantes, a aussi une très grande estime de son fils. Pour elle, le fait qu'il éprouve un sentiment de supériorité vis-à-vis de ses sœurs, puis de ses camarades d'école, n'est pas un défaut.

Bien sûr, elle lui rabat le caquet lorsqu'elle estime nécessaire de le remettre à sa place, mais au fond, cette conviction – que son fils développe très tôt – d'être une personne importante, qui deviendra célèbre, Elisabeth en est fière et la cultive. Car c'est le gage d'une exigence très haute, indispensable pour s'offrir une vie extraordinaire.

Karl est un enfant à part, mais sûr de lui. Très tôt, il sait ce qu'il veut, ce qu'il aime et ce qu'il méprise. Alors il assume sa différence, très jeune, et n'essaie pas de ressembler à ses sœurs ni plus tard à ses camarades d'école. Comme lorsqu'il tombera éperdument amoureux du tableau de Menzel qui peuplera ses rêves, l'enfant arbore sa singularité comme une richesse qu'il souhaite revendiquer au monde entier. Son apparence physique est déjà primordiale à ses yeux. Impossible de s'abaisser à se vêtir comme les autres enfants de son âge, qui n'ont, selon lui, aucun goût. L'élégance, la poésie, le rêve d'une époque révolue dictent déjà son apparence, qui ne laisse rien au hasard. Dans le documentaire réalisé par Loïc Prigent pour Arte, *Karl se dessine*, dans lequel le couturier se livre en esquissant des croquis de sa vie, Karl Lagerfeld confie : « Je portais des grands nœuds et j'adorais les tenues tyroliennes. J'en avais même pour le dimanche en daim noir brodé d'or. J'étais tellement dingue de vêtements que, déjà à 4-5 ans, je voulais m'habiller autrement le soir. »

Karl a-t-il été encouragé à affirmer haut et fort sa personnalité par ses parents, lui, le premier et seul fils ? A-t-il été particulièrement attendu, lui, futur héritier d'une grande industrie ? Était-il déjà perçu par ses parents comme l'enfant prodige à qui l'on passe tout, à qui l'on ne refuse rien ? Karl Lagerfeld lui-même reconnaît à quel point il était gâté, choyé : « J'étais pourri, je vous le dis tout de suite, pas forcément par elle, mais par mon père et d'autres. » Mais cette lecture, peut-être un peu simpliste, de l'enfant roi à qui l'on passerait tout ne résiste pas à l'épreuve des faits. Ainsi, si Otto Lagerfeld semble parfois compenser son manque d'implication dans l'éducation de son fils, ses absences répétées, en le couvrant de cadeaux, sa femme, Elisabeth, est loin d'être une mère idolâtre qui céderait à tous les caprices de son fils chéri. Bien au contraire. Peut-être parce qu'elle a déjà des attentes très hautes pour Karl, à qui elle prête un destin glorieux, Elisabeth n'a aucune complaisance vis-à-vis du petit dernier et de ses excès. La réalité est souvent plus complexe qu'une image toute faite...

Karl Lagerfeld a évoqué si souvent sa mère et son influence déterminante dans sa vie, cette muse castratrice dont l'ombre n'est jamais lointaine de l'esprit du dessinateur et de ses créations, qu'on en oublie presque le rôle joué par son père. Bien sûr, Karl ne le cite jamais comme source d'inspiration ni même comme important dans sa construction personnelle. En effet, ce riche industriel avait une vie professionnelle très dense et peu de temps à accorder à l'éducation de ses enfants. Otto Lagerfeld n'inspirait pas non plus une grande admiration de son fils : « Mon père portait toujours un chapeau, il ne me ressemblait pas

du tout. Il avait toujours, jusqu'à sa quatre-vingt-dixième année, même jeune, une canne, et il portait toujours des costumes gris clair en fil à fil, ce que je déteste.» Très dur dans le jugement qu'il porte sur son père, Karl dira aussi que «son ambition était entièrement centrée sur l'augmentation de son chiffre d'affaires» et préférera souvent laisser répandre la légende d'être le fils d'un baron plutôt que d'un industriel... Austère, sérieux et inaccessible, Karl ne lui prête pas beaucoup de qualités.

Pourtant, bien que leur relation soit loin d'être idéale, on retrouve tout de même dans l'histoire de cet homme ambitieux un fil tendu entre père et fils. Peut-être pas tant par ce qu'il lui a directement transmis, mais par sa propre vie, qui en contient plusieurs en une seule et peut se lire, par certains aspects, comme un miroir à celle du personnage légendaire que deviendra son fils. Ainsi, son érudition, sa soif d'aventure, de voyages, de péripéties, de grand saut vers l'inconnu, mais aussi son talent pour saisir les opportunités qui se présentent ne sont pas sans rappeler des qualités prégnantes chez Karl Lagerfeld. Otto est aussi un homme qui se raconte peu, préférant la discrétion, tout en disséminant quelques anecdotes extraordinaires, afin de conserver, comme le fera son fils tout au long de sa vie, sa part de mystère et donc de liberté.

Christian Ludwig Otto Lagerfeld, fils d'un commerçant en vin de Hambourg, est né le 20 septembre 1881. Cet entrepreneur ambitieux, aventureux, presque un pionnier de la révolution industrielle, est aussi cultivé et polyglotte. Le père de Karl parle plusieurs langues couram-

ment et arpente le monde à la recherche de la bonne idée à développer. L'ambitieux jeune homme a commencé sa carrière comme apprenti dans une entreprise de commerce de café, puis, déjà, le goût du voyage l'amène à quitter son Allemagne natale pour conquérir le Venezuela. Il arrive à Maracaibo en 1902, où il travaille pour le compte de l'entreprise hambourgeoise Van Dissel, Rode and Co. Très vite, l'insatiable commerçant se lasse et désire de nouvelles expériences, une autre aventure, un autre défi. Alors, il quitte l'Amérique latine pour rejoindre le Nouveau Monde et ses mille promesses.

Otto retrouve son frère, établi à San Francisco, et intègre la Carnation Company, séduit par la vision innovante de cette entreprise florissante. C'est l'une des principales usines de fabrication de lait en conserve au début de ce XX^e siècle. Il assiste au terrible tremblement de terre de 1906, qui a fait plus de 3 000 morts et ravagé San Francisco. Plus tard, en homme pragmatique, il prodiguera ses conseils pratiques pour bien réagir en cas de tremblement de terre. Au sein de cette industrie, Otto Lagerfeld prend de l'assurance, développe ses compétences, et grâce à son érudition, sa maîtrise de plusieurs langues, il est bientôt envoyé aux quatre coins du monde pour promouvoir ce produit miracle qui permet de pallier la pénurie de production de lait frais dans les pays qui ont peu d'élevages bovins. C'est en Russie, à Vladivostok, que l'homme d'affaires choisit de s'installer en 1908 pour y vendre les fameux laits en conserve Carnation dans une société en plein bouleversement, quelques années tout juste avant la grande révolution de 1917. S'il ressent certainement cette

période insurrectionnelle, cela n'empêche pas l'industriel de se faire un nom et de voir le chiffre d'affaires de son entreprise s'envoler. À quelques centaines de kilomètres de la grande boucherie qui se prépare dans son Europe natale, Otto Lagerfeld parvient ainsi à échapper au carnage de la Première Guerre mondiale. Comme le dit Karl : « Il était à Vladivostok ». Ce sont des raisons pragmatiques, là encore, qui poussent l'homme au sens commercial affûté à revenir au pays, quelques années plus tard. L'augmentation des droits de douane et, sûrement, la fin de la Première Guerre mondiale l'incitent à retourner en Allemagne en 1918, où il fondera bientôt sa propre entreprise d'importation de lait en conserve de la marque Carnation, la société Lagerfeld and Co.

Cette activité devient rapidement florissante, si bien que l'insatiable homme d'affaires décide de s'émanciper de la maison mère qui l'a vu grandir – la société Carnation – pour se lancer seul à l'assaut d'une clientèle toujours plus grande. En 1923, Otto Lagerfeld crée sa propre marque, Glücksklee, à Hambourg, et, trois années plus tard, la première usine allemande de production de lait en conserve voit le jour, à Neustadt. Deux autres usines seront ouvertes, les années suivantes.

Tout en menant sa prolifique carrière, Otto Lagerfeld a une vie sentimentale bien remplie. Ainsi, lorsqu'il rencontre Elisabeth Bahlmann, vendeuse dans une boutique de lingerie à Berlin, selon une rumeur qu'elle n'a jamais souhaité confirmer, le père de Karl est déjà veuf d'un premier mariage dont il a eu une fille, Théa. Très ouvert dans les valeurs qu'il souhaite transmettre à ses enfants, auxquels il

laisse une grande liberté, Otto n'a que peu de temps à leur consacrer. Les affaires l'appellent, toujours. Ses usines sont éloignées et il doit se déplacer très fréquemment. Alors, lorsqu'il revient à la maison, il n'est pas rare qu'il ait les bras chargés de cadeaux. Tendre et affectueux lorsqu'il est présent, il compense peut-être aussi la rudesse d'Elisabeth, guère attendrie par les caprices enfantins. D'ailleurs, Karl explique que son père lui disait : « Demande-moi ce que tu veux, mais pas devant ta mère. » Plus tard, il reconnaîtra à quel point son père était « gentil », évoquant même un regret de ne pas lui avoir plus dit, de ne pas l'avoir été suffisamment avec lui.

Cet homme aux mille vies, à l'ambition dévorante et au sens aigu des opportunités a certainement eu une influence bien moindre dans la vie de Karl que sa mère, si charismatique et ambivalente. Pour autant, il est certain que le parcours d'Otto Lagerfeld, son abnégation au travail et son esprit aventureux ont semé des graines, même de loin, dans l'esprit du petit Karl.

Les époques changent, la république de Weimar s'effondre et un voile noir recouvre l'Allemagne avec l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler, en 1933. Pourtant, le vieil adage qui veut que le commerce ne se mêle pas de politique persiste. Ainsi, l'homme d'affaires qui a fait fortune grâce à son entreprise novatrice poursuit ses activités commerciales dans l'Allemagne nazie. Pendant la guerre, le fer blanc vient à manquer et oblige l'entreprise à cesser momentanément la production de lait en conserve. Trop âgé pour combattre, le père du créateur essaie de mainte-

nir son entreprise à flot et de protéger au mieux sa famille dans cette période tempétueuse.

Quel a été le véritable positionnement d’Otto Lagerfeld vis-à-vis du régime nazi ? S’est-il contenté de mener son industrie au gré du vent et des aléas politiques ou a-t-il été amené à se compromettre avec le III^e Reich ? A-t-il, comme l’évoquera son fils, été incarcéré, pendant la guerre, à la prison de Neustadt, bien que les archives n’en aient trouvé aucune trace ? Difficile de répondre à ces questions, tant le mystère plane et se cultive au sein de la famille Lagerfeld. Ainsi, lorsque, des années plus tard, les journalistes Thierry Demaizière et Alban Teurlai interrogent Karl sur le passé de ses parents, leur rôle pendant la guerre, leur point de vue sur le régime nazi, le créateur fait part de son ignorance sur le sujet : « Ils n’en parlaient pas. Ils étaient plutôt contre, j’imagine, mais je n’en sais rien. » Il dit encore : « Je ne connais rien du passé de mes parents, ça veut dire qu’il y en a un. Je ne sais rien. Ça ne me regarde pas. D’ailleurs, je suis content de ne pas avoir d’enfant, comme ça, ce genre d’enquête m’est épargné. » Karl Lagerfeld respecte leur silence, leur part de mystère et ne cherche pas à regarder en arrière. S’il admet, bien sûr, être horrifié par le génocide juif et tous les massacres commis au nom de l’idéal nazi, il refuse l’injonction faite un temps aux Allemands d’après-guerre de payer le prix de la culpabilité pour la génération précédente. Il explique son point de vue : « Ce que la génération précédente a fait, ce n’est pas la faute de notre génération. Mais en même temps, c’est une chose honteuse, c’est horrible. En fait, pour moi, c’est un suicide plus qu’un crime presque, c’est impar-

Un tableau magique

donnable à tout jamais, mais je ne comprends pas. Parce que nulle part ailleurs les juifs n'étaient aussi intégrés, ils avaient tous fait la guerre de 1914. C'est une chose que, de ma vie, je ne comprendrai pas. Et c'est une des raisons pour lesquelles je ne tiens pas trop à vivre en Allemagne. » Karl Lagerfeld a tellement aimé son Allemagne idéalisée, celle d'avant-guerre, cultivée et foisonnante, celle de son XVIII^e siècle adoré, de son tableau de Menzel, qu'il considère qu'en assassinant une partie de sa population, elle s'est tuée elle-même.